

Les nouveaux conflits : une modernité archaïque ?

IRÈNE HERRMANN ET DANIEL PALMIERI*

Chacun s'accorde à reconnaître que la chute du Mur de Berlin a coïncidé avec l'émergence de nouveaux conflits armés. Ce constat s'établit parfois sur un ton neutre et objectif, envisageant la redistribution des espaces géographiques touchés par la guerre. Celle-ci affecte ainsi des régions périphériques, jusqu'alors épargnées par les retombées sanglantes du classique affrontement entre les deux blocs autrefois antagoniques. En règle générale, l'affirmation de la nouveauté intrinsèque des combats d'aujourd'hui sert avant tout à caractériser leur nature même. Dans un registre nettement plus polémique et subjectif, les auteurs se plaisent à souligner la chose en employant toutes sortes de qualificatifs susceptibles d'évoquer les aspects inédits du phénomène. Tour à tour, les hostilités actuelles sont présentées comme postmodernes¹, dégénérées, décomposées², déstructurées³, identitaires⁴ ou, de manière plus contestable⁵, ethniques. Or, l'abondance et la richesse des adjectifs choisis ne permettent pas de se faire une idée claire de l'essence des changements intervenus dans « l'art de la guerre », bien au contraire. Sans forcément se contredire, ils ne se complètent pas et semblent décrire des réalités peu compatibles entre elles⁶. De ce tableau foisonnant, seules deux évidences semblent se dégager avec netteté des conflits contemporains : leur diversité et, surtout, leur nouveauté. Le temps paraît désormais révolu où le concept duel de guerre internationale / guerre civile suffisait, peu ou prou, à embrasser l'essentiel des hostilités planétaires⁷, même si, depuis 1945, on observe un accroissement, puis, au tournant des années 1990, une prédominance des conflits internes⁸.

* Irène Herrmann est docteur en histoire et licenciée en russe de l'Université de Genève. Spécialiste des questions d'identité nationale et de gestion des conflits, elle est responsable de projets de recherche auprès du Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Daniel Palmieri est diplômé en histoire de l'Université et de l'Institut universitaire de hautes études internationales de Genève. Il est chargé de recherches historiques au CICR.

Le visage des nouveaux conflits

Reste que, au-delà de son hétérogénéité fondamentale, le nouveau conflit contemporain présente quelques traits typiques et récurrents qui incitent à le considérer puis à le reconnaître comme tel.

- En premier lieu, il se distingue par un déchaînement anarchique de violence. La brutalité sans limites et la désorganisation semblent être les maîtres mots pour qualifier le comportement des combattants. Ces derniers apparaissent fréquemment comme autant d'éléments épars reliés par une chaîne de commandement hiérarchique des plus lâches ou des plus distantes, voire inexistante. Souvent dépourvus de véritable structure militaire, les auxiliaires de la violence armée semblent d'autant plus difficiles à maîtriser qu'ils se sentent dispensés de toute contrainte juridique,

1 Chris Hables Gray, *Postmodern War: The New Politics of Conflict*, Routledge, London, 1997.

2 Ces deux expressions sont de Jean-Louis Dufour, « Un siècle belliqueux : périodisation, comparaisons », *Espaces Temps*, 71-72-73, 1999, respectivement pp. 22 et 33.

3 Victor-Yves Ghebali, « Les guerres civiles de la post-bipolarité : nouveaux acteurs et nouveaux objectifs », *Relations internationales*, n° 105, printemps 2001, p. 38.

4 François Thual, *Les conflits identitaires*, Ellipses, Paris, 1995 ; Jean-Pierre Derrienic, *Les guerres civiles*, Presses de Sciences Po, Paris, 2001, pp. 71 ss.

5 Victor-Yves Ghebali, art. cit., p. 42.

6 Cette impression de flou contemporain est renforcée par une particularité lexicale qui fait rimer le vocabulaire de guerre, déjà sujet à de multiples interprétations, avec des concepts n'ayant qu'une parenté lointaine ou incertaine avec lui. On parlera ainsi de « guerre juste », de « guerre sainte », de « guerre économique », etc. Pour un essai de définition sur la guerre, voir Michel Fortmann, « Guerre », *Dictionnaire de stratégie*, publié sous la direction de Thierry de Montbrial et Jean Klein, PUF, Paris, 2000, p.276 ; sur le concept de « guerre juste » élaboré par Saint Augustin, voir Franco Cardini, *La culture de la guerre: X^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1992, pp. 318-319, 333, et John Keegan, *An History of Warfare*, Pimlico, London, 1994, p. 390, qui démontre que la « guerre juste » résout en fin compte le problème chrétien de la moralité de la guerre. Jean-Pierre Derrienic, *op. cit.*, pp. 49 ss, étudie pour sa part en détail la « guerre économique ».

7 Si la guerre « conventionnelle » oppose les citoyens de nations différentes, la guerre civile met en présence des concitoyens. Cette stricte « compartimentalisation » a cependant subi plusieurs entorses. Ainsi, avant 1914 et après 1945, une première entorse avec la multiplication des luttes liées au réveil des nationalités, puis à la décolonisation constituent des guerres hybrides menées par les membres d'un même ensemble politique, mais au nom de nations en devenir ou, au contraire, d'empires en déliquescence (sur une définition divergente de la nature des guerres de décolonisation, voir Victor-Yves Ghebali art. cit. note 23, p. 38, et Robert Kolb, « Le droit international public et le concept de guerre civile depuis 1945 », *Relations internationales*, n° 105, printemps 2001, note 16, p. 14). De même, l'intervention étrangère dans le cadre de luttes civiles a donné naissance au vocable, quelque peu bâtard, de conflit interne internationalisé, dont la Guerre d'Espagne reste l'un des exemples les plus marquants du XX^e siècle.

8 Voir Jean-Louis Dufour, art. cit., pp. 28 ss ; replacé dans une perspective historique par Robert Kolb, art. cit., p. 10 et chiffré par Michel Fortmann, art. cit., p. 279. Ce phénomène se profile déjà au XIX^e siècle ; voir Gaston Bouthoul, René Carrère et Jean-Louis Annequin, *Guerres et Civilisations*, Les Cahiers de la Fondation pour les Études de Défense nationale, Paris, 1979, p. 148.

sociale, morale ou éthique, et agissent dès lors en toute impunité dans un espace sans normes. Cet état de fait est encore aggravé par le contexte même de ces guerres qui germent et fleurissent au sein d'États entrés en désagrégation⁹, quand ils ne sont pas tout simplement, à l'image de la Somalie, sur le point de disparaître.

- Dans sa logique de déstructuration, la guerre d'aujourd'hui ne fait plus la différence entre les sphères militaire et civile. Pire, elle semble encline à porter ses efforts de destruction sur cette seconde catégorie de la société, à la fois plus nombreuse et, par définition, plus désarmée que la première. Massacrées, rançonnées, violées, déplacées, réfugiées, les populations sont les principales victimes des nouveaux conflits et fournissent les contingents des charniers, fosses communes ou autres cimetières. Ce lourd tribut se traduit d'ailleurs par un taux de létalité neuf fois supérieur à celui des militaires¹⁰. Les civils sont si fortement mis à contribution que l'on peut se demander si, dans la vision des belligérants, ils n'occupent pas, à eux seuls, la place réservée d'ordinaire à l'ennemi.
- Paradoxalement, le massacre de populations entières continue de se faire avec des armes traditionnelles, voire artisanales, comme dans le cas du Rwanda où la majorité des tueries s'effectuèrent à coups de machettes destinées, en principe, à l'agriculture. Il n'en demeure pas moins que les chefs de guerre se plaisent à brandir le spectre d'armes de destruction massive. Bien que restée jusqu'à présent à l'état de menace, cette perspective apocalyptique se nourrit largement des progrès technologiques engrangés dans divers domaines de la recherche scientifique. Bien plus que sur les potentialités atomiques, les regards se portent aujourd'hui sur des armes faisant appel à la révolution biologique ou à la recherche virale¹¹. Des armes d'autant plus terrifiantes qu'elles causent de gigantesques dommages sans qu'on puisse leur opposer, à la même échelle, d'antidotes vraiment efficaces. Enfin, dans la vaste panoplie des techniques de dévastation à leur disposition, les nouveaux conflits semblent privilégier une autre manifestation de la violence, le terrorisme. Ces dernières années, le phénomène a retrouvé une vigueur que les attentats new-yorkais du 11 septembre 2001

⁹ I. William Zartman, (ed.), *Collapsed States: The Disintegration and Restoration of States*, Lynne Rienner, Boulder, 1995.

¹⁰ Michel Fortmann, art. cit., tableau, p. 281.

¹¹ L'appel lancé le 25 septembre 2002 par le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) contre l'usage militaire de la biotechnologie est d'ailleurs symptomatique des préoccupations du moment. Cet appel est disponible sur le site officiel du CICR : www.icrc.org/eng.

n'ont fait qu'amplifier. Si bien que les spécialistes des questions de sécurité estiment désormais naturel de pouvoir accoler les notions de « guerre » et de « terrorisme » ; des concepts qui paraissent jusqu'alors totalement asymétriques, en raison de leurs différences intrinsèques en termes d'intensité et de durée. Mieux encore, le terrorisme perd, grâce à cette association, son caractère particulariste (terrorisme arménien, palestinien, irlandais...) au profit d'une étiquette mondialiste qui, longtemps, n'avait qualifié que la guerre seule.

Depuis l'écroulement de l'ordonnement bipolaire du monde, à l'orée des années 1990, la planète a ainsi vu se multiplier des affrontements déstructurés, visant essentiellement des civils et usant d'un large arsenal de moyens privilégiant l'usage symbolique ou réel de la terreur. Ils tranchent avec la conflictualité classique, telle que des générations d'observateurs occidentaux en ont perpétué le souvenir. À ce titre, ils paraissent malaisés à déchiffrer, à analyser et, plus encore, à résoudre. À ce titre toujours, ils semblent entièrement nouveaux et dépourvus de tout lien logique ou historique avec les conflits armés qui les ont précédés.

Cette impression d'inédit angoissant, parfaitement compréhensible à l'échelle de la mémoire collective, fait pourtant fi d'une réalité incontestable. La guerre, en tant qu'entreprise meurtrière et organisée d'un groupe humain contre un autre, n'est pas une invention récente mais un phénomène immémorial. Les pages du passé sont remplies de batailles, d'occupations militaires et d'ingénieuses machines à tuer. En regard de cette appréciable longévité et des incessants progrès accomplis dans les techniques d'anéantissement de l'Autre, les hostilités qui déchirent l'époque contemporaine sont-elles vraiment sans précédents ? En d'autres termes, les conflits actuels sont-ils véritablement nouveaux et, plus insidieusement, quelles sont les raisons qui nous les font envisager comme tels ?

Le déchaînement anarchique de la violence

Dire que la guerre est une activité aussi vieille que l'humanité relève tout à la fois du lieu commun et de l'évidence. Il reste toutefois difficile d'affirmer qu'avant la période du Néolithique, l'*Homo sapiens sapiens* aurait adopté une attitude combattante au sens strict du terme ; même si divers travaux en éthologie¹² ou en psychologie du comportement semblent indiquer

¹² Voir, entre autres, les ouvrages de Irenäus Eibl-Eibesfeldt, dont *Guerre ou paix dans l'homme*, Stock, Paris, 1976.

que son activité de chasseur-cueilleur, et l'organisation sociale dans laquelle elle s'inscrivait, forment des bases psychologiques hautement susceptibles d'induire une conduite guerrière¹³.

Avec l'apparition de l'agriculture¹⁴ puis de la domestication, qui sédentarisent les populations humaines en leur assurant un approvisionnement constant, le conflit armé avec l'autre devient partie intégrante du quotidien, comme l'atteste l'apparition d'un habitat désormais pourvu de structures défensives. Ces fortifications sont censées protéger des biens difficilement acquis ou produits contre des groupes humains parasites, basant leur économie de subsistance sur le pillage. Si l'on en croit John Keegan¹⁵, la naissance de la belligérance aurait été ainsi motivée par les razzias prédatrices qu'auraient lancées les « convoiteurs » (*have-nots*) contre les possédants (*haves*) et par le souci de ces derniers de se défendre. Cet engrenage belliciste s'accroît parallèlement à l'augmentation du rayon d'action des prédateurs, qui connaît une inflexion décisive grâce à la « révolution cavalière »¹⁶. La guerre oppose alors toujours plus la civilisation des villes à celle des steppes¹⁷. Et si la première donna parfois naissance à des empires, la seconde restera, durant des millénaires, réfractaire à toute structure étatique.

La guerre privée

Une des conséquences de la pression grandissante exercée par les *have-nots* est, précisément, l'effondrement de plusieurs de ces empires¹⁸, et en particulier la disparition de l'*Imperium romanum*. Le déferlement des hordes barbares impose de repenser l'organisation politique et aboutit, en Occident, au morcellement du pouvoir temporel puis à l'instauration du système féodal¹⁹. Cette redistribution des cartes constitue, certes, le creuset des grandes monarchies européennes, mais engendre alors une infinitude de souverainetés et de

¹³ Aristote considérait la chasse et la guerre comme deux moyens semblables d'acquisition, la première formant une branche de la seconde, *La Politique*, I, 8, 3^e édition par Jean Tricot, Vrin, Paris, 1977, p. 595. Voir aussi Franco Cardini, *op. cit.*, p. 416.

¹⁴ Il existe, à cet égard, de nombreuses théories. La plupart des auteurs admettent le point de vue exposé ici. Mais certains, tel I. Eibl-Eibesfeldt, *op. cit.*, pp. 311-313, le récuse.

¹⁵ John Keegan, « A brief History of Warfare – Past, Present, Future », G. Prins, H. Tromp (eds.), *The Future of War*, Kluwer Law International, The Hague, 2000, pp. 171 ss.

¹⁶ Voir Gaston Bouthoul *et alii*, *op. cit.*, pp. 69 ss.

¹⁷ Ce qui ne signifie pas qu'il n'y ait pas eu de razzias entre cités de même civilisation. Pour s'en convaincre, il suffit de repenser à l'Iliade.

¹⁸ Voir John Keegan, « A brief History... », art. cit. p. 174.

¹⁹ Guy Hermet, *Histoire des nations et du nationalisme en Europe*, Seuil, Paris, 1996, pp. 29 ss.

princes aux allégeances multiples. À l'intérieur de ce cadre trop schématiquement brossé, les États puissants sont rares, et l'essentiel de la scène publique est occupé par de minuscules entités gouvernées par des seigneurs dont les prérogatives fluctuent au gré des circonstances.

Dans cet espace tissé de loyautés enchevêtrées, la violence se profile comme un moyen courant d'élargir ses pouvoirs et de les faire respecter. De cette configuration socio-politique particulière naissent nombre de conflits médiévaux qui tendent à se transformer en questions privées. Conçue comme un outil d'affirmation politique d'un particulier ou de son lignage, la guerre se transforme en activité privilégiée de la noblesse et, partant, en véritables affaires commerciales qui seront bientôt déléguées à des entrepreneurs militaires, les *condottieri*. Les combats respectent, en principe, certaines règles dites chevaleresques destinées à réduire les risques – tant humains que matériels puisque armes, chevaux, soldats représentent tout le capital du *condottiere* – encourus par ceux qui les commandent. L'enjeu n'est alors pas d'annihiler l'ennemi mais de le soumettre et d'obtenir une rançon pour la capture de ses capitaines. Dans la mesure, cependant, où la belligérance se résume pour ses meneurs à un jeu exaltant, les défections, les *combinazioni*, les revirements d'alliances, voire les trahisons ne sont pas exceptionnels.

Ils sont encore beaucoup plus fréquents chez ceux qui leur permettent de conduire ces hostilités, à commencer par les mercenaires. Les hommes ainsi recrutés appartiennent généralement aux marges de la société. Cadets de famille désargentés, aventuriers ou simples miséreux, ils s'avèrent facilement rebelles et imprévisibles. Payés pour se battre, ces soldats ne sont souvent guère motivés à le faire, surtout quand l'écot tarde à rentrer. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que ces armées composites se révèlent instables et versatiles, prêtes à se vendre au meilleur prix ou à désertir à la moindre algarade. Pour couronner le tout, ils sont dépourvus des scrupules qui guident les seigneurs qui les engagent et, quand ils ne fuient pas, peuvent faire montre d'une férocité sans limites. Les mercenaires originaires de la Suisse actuelle, qui personnifièrent longtemps le service soldé, étaient aussi connus pour leur barbarie et leur totale indifférence au code d'honneur en vigueur dans la chevalerie²⁰.

²⁰ Longtemps, les Helvètes refusèrent le terme de Suisses que leur accolait leurs ennemis autrichiens, car ce vocable les assimilait aux Schwytzois, réputés pour leur cruauté. Voir Claudius Sieber-Lehmann, *Spätmittelalterlicher Nationalismus. Die Burgunderkriege am Oberrhein und in der Eidgenossenschaft*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1995, pp. 204 ss.

La guerre au-delà du politique

L'inflexibilité des « Eidgenots » s'explique avant tout par le fait qu'ils se comportaient moins en professionnels de la guerre qu'en tant que civils poussés à cette extrémité-là. La chose n'est pas rare, et le Moyen Âge est scandé de batailles mémorables où les bourgeois se taillent une place de choix²¹. Ils sont souvent originaires de cités jouissant d'une certaine indépendance et peuvent se prévaloir eux-mêmes d'une aisance matérielle que leur pouvoir administratif reflète. Dans ces circonstances, ils ont tout intérêt à se battre avec efficacité. Organisés et entraînés au sein de milices, ils ignorent délibérément une attitude chevaleresque que leur statut de représentants du tiers état ne requiert d'ailleurs pas d'eux. Sous leur influence, l'embuscade, la ruse et toutes les armes de jet, longtemps jugées déloyales, deviennent, *volens nolens*, des instruments nécessaires à la victoire. Bien plus, ils introduisent dans le déroulement des guerres une férocité d'autant plus remarquable qu'elle se joue des différences de classe, n'épargnant ni la noblesse, ni la roture, elle-même composée de négociants rivaux ou d'adversaires idéologiques.

La cruauté des affrontements impliquant l'intervention de ces « belligérants civils » est fonction des motivations qui les animent. À l'instar des chevaliers, ces buts peuvent être « politiques », mais développent alors une portée beaucoup plus vaste. Souvent, il ne s'agit pas d'accroître son territoire mais de s'assurer le maintien de prérogatives qui, en cas de défaite, risqueraient de disparaître à tout jamais. Comme les mercenaires, elles peuvent obéir à des ambitions économiques. Là encore, pourtant, l'enjeu dépasse nettement la simple obtention d'un salaire ou d'une part de butin. Les hostilités ainsi engagées visent parfois à l'ouverture de marchés immenses, à l'acquisition de richesses capitalisables, à la destruction d'industries concurrentes, quand ce n'est pas au simple contrôle de routes commerciales.

Les guerres les plus impitoyables, les plus indéchiffrables quoique se développant fréquemment à l'intérieur des frontières d'un seul pays, sont celles qui, à ces causes matérielles, mêlent une inconciliable divergence idéologique. La différence de points de vue est rarement à la base même des conflits, dont elle sert à maquiller les intérêts bien sentis de ceux qui les déclenchent. En revanche, une fois assimilée par l'essentiel des protagonistes, cette justification devient l'essence d'une opposition d'autant plus irréductible que sa nature semble gravée dans le cœur de chacun des belligérants. Les guerres menées au nom de la religion sont un exemple de la

21 Franco Cardini, *op. cit.*, pp. 56 ss.

barbarie et de la confusion à laquelle peut conduire un affrontement dicté par les consciences individuelles, soit par la conviction personnelle d'être dans son bon droit²². Dans ce type de conflits où se révèlent les côtés les plus sombres de l'âme humaine et où le chaos se double d'atrocités, les victimes principales sont habituellement des foules désarmées... ainsi que cela fut le cas tout au long de l'Ancien Régime.

Les civils en pâture

En soi, le constat n'a rien de surprenant. Il n'est sans doute aucun conflit qui n'ait causé de tort à ceux qui n'étaient en rien concernés par son déroulement; à savoir les civils. Il n'en reste pas moins que les pertes subies par cette catégorie prépondérante et pourtant faible de la population parce que dépourvue d'armement ou d'instruction militaire ont considérablement varié selon les siècles, voire la nature des affrontements qui les avaient causées.

Pillages

Durant l'Antiquité, la rapine a souvent constitué la finalité même d'expéditions armées qui, dans une perspective de thésaurisation matérielle, cherchaient à enrichir ceux qui les dirigeaient en s'emparant des biens, voire des corps d'autrui²³. Alors même que la guerre chevaleresque, visant à l'extension de territoire et de pouvoir, semblait devoir respecter l'intégrité de civils susceptibles d'accroître la prospérité du seigneur qui s'imposerait à eux, elle ne leur était guère propice. Non pas qu'ils aient été délibérément pourchassés et anéantis, mais l'entretien de troupes est coûteux et cette cherté a, elle aussi, incité à autoriser les pillages. Les premières victimes de ce mode d'approvisionnement violent étaient les paysans dont les champs avaient le malheur de se situer sur le chemin d'hommes en armes²⁴. Plus même, la mise à sac des localités assujetties sert communément à compenser les souffrances et les frustrations de la bataille, quand ce n'est pas à désamorcer les velléités de mutinerie.

Le service mercenaire, loin de décourager cette pratique, l'a au contraire favorisée. Tout comme les autres, les soldats de métier se nourrissent en quelque sorte « sur » l'habitant. Dans ses mémoires, le Suisse Uli Bräker donne

²² Ces conflits commencent bien avant les guerres dites de religion du XVI^e siècle. La croisade menée contre les Cathares, au XIII^e siècle, en témoigne bien.

²³ Voir Pierre Ducrey, *Le traitement des prisonniers de guerre dans la Grèce antique. Des origines à la conquête romaine*, Editions de Broccard, Paris, 1968.

²⁴ Franco Cardini, *op. cit.*, p. 428.

un témoignage tardif mais intemporel de cet usage : « Au cours des marches, chacun bourrait son havresac – en pays ennemi s’entend – de tout ce qui lui tombait sous la main : farine, raves, pommes de terre, poules, canards ; et celui qui n’était pas capable de ramener quelque chose se faisait insulter par les autres [...] Il fallait entendre ce tollé quand nous traversions un village : on entendait pêle-mêle des cris de femmes et d’enfants, d’oies et de goretts. Nous raflions tout ce qui pouvait s’emporter [...] Âme qui vive n’aurait osé protester, du moment que l’officier avait permis ou même fermé l’œil.²⁵ » En outre, la solde comprend couramment une part de butin qui se transforme ainsi en paiement des services rendus et en incitation à se battre valeureusement pour l’obtenir. Mais même en temps de paix il arrive que l’on permette le pillage afin d’occuper et de calmer les troupes de condottieri désœuvrés²⁶.

L’insignifiance des civils

L’exercice quasi institutionnalisé du vol engendre souvent des souffrances plus grandes encore chez ceux qui le subissent. La moindre résistance, voire la moindre contrariété peuvent transformer un homme armé en violeur ou en véritable meurtrier, surtout quand il pense pouvoir agir impunément²⁷. La tolérance dont jouissent les crimes des vainqueurs sur les populations vaincues s’inscrit dans le cadre d’un mode de pensée qui suggère l’insignifiance des manants ou, à tout le moins, de leur vie terrestre. Il arrive ainsi qu’un conflit, par négligence sinon par jeu, provoque de véritables saignées parmi les civils.

Sans véritable surprise, on note que le tribut ainsi payé par la population désarmée a tendance à s’alourdir au cours des conflits d’opinion. Dans ce type d’affrontements, tout individu professant un autre credo est considéré comme un ennemi. Pour cela, pas besoin de savoir attaquer ou se défendre : il suffit d’exister. Par conséquent, battre un adversaire idéologique, qu’on pense ne pas avoir la possibilité physique ou psychique de convaincre, revient souvent à l’exterminer. Entre le milieu du XVI^e et le milieu du XVII^e siècle, l’Europe occidentale s’entre-déchira ainsi dans des guerres implacables axées sur les questions religieuses que soulevait l’apparition de la Réforme protestante. Le bilan de cette lutte sans merci fut catastrophique dans l’espace du Saint Empire romain

²⁵ Uli Bräker, *Le pauvre homme du Toggenbourg*, Éditions l’Age d’homme, Lausanne, 1985, pp. 149-150.

²⁶ Franco Cardini, *op. cit.* p. 165.

²⁷ Par exemple : Osmân Agha Temechvar, *Prisonnier des infidèles. Un soldat ottoman dans l’Empire des Habsbourg. Récit traduit de l’ottoman, présenté et annoté par Frédéric Hirzel*, Actes Sud, Paris, 1998, p. 39.

germanique où, au cours de sa phase terminale connue sous l'appellation de « Guerre de Trente ans », elle prit la forme d'une hécatombe dramatique dont l'Allemagne ne se remettra que quelque deux siècles plus tard. De 1618 à 1648, les paysans de ces contrées sont décimés de moitié, et on estime que dans l'ensemble de l'Europe centrale, le nombre des victimes s'élève à près de huit millions de morts²⁸. L'ampleur exceptionnelle des pertes endurées résulte d'une conjonction funeste de facteurs. Les horreurs et les dévastations imputables à l'ardeur messianique des combattants, classique lors d'un affrontement de type idéologique, sont ici augmentées par les exactions dues à des bandes de mercenaires mal contrôlées, avides de butin. Bien plus, elles sont démultipliées par l'exploitation militaire et politique qui en est faite.

Le poids politique de la souffrance humaine

Le lien entre victimes civiles et chose politique n'est alors pas nouveau. Les Grecs déjà, à certaines occasions et en contradiction avec leurs lois, ont estimé que la mise à mort des citoyens constituait une étape souhaitable à la prise d'une ville²⁹. Dans les siècles suivants, cette pratique née de l'incapacité à discerner les défenseurs des non-combattants se perpétua. Dans plusieurs cas, elle gagna en cruauté puisque les vainqueurs, non contents de supprimer les hommes en âge de porter des armes, tuèrent aussi femmes, vieillards et enfants. Si ce surcroît de barbarie s'inscrit dans le prolongement des conceptions d'Ancien Régime sur la valeur de l'existence humaine, il n'est pourtant pas purement gratuit. Les belligérants ont rapidement compris le rôle que pouvait jouer la souffrance des « petits » quand il s'agit de gagner une guerre. Certains n'ont pas même hésité à ériger la dévastation générale comme un moyen légitime d'atteindre les objectifs purement politiques qu'ils s'étaient fixés. Louis XIV s'est particulièrement illustré dans ce registre-là. Sans doute édifié par les horreurs de la Guerre de Trente ans et peut-être inspiré par l'exemple de Jugurtha³⁰, il décide de forcer le cours des événements en complétant les acquis obtenus sur les champs de bataille par la mise à sac systématique des

²⁸ J.F.C. Fuller, *La conduite de la guerre de 1789 à nos jours*, Payot, Paris, 1990, pour l'édition française, p. 11; Philippe Masson, *L'homme en guerre 1901-2001: de la Marne à Sarajevo*, Éditions du Rocher, s.l., 1997, pp. 88-89.

²⁹ Pierre Ducrey, *Guerre et guerriers dans la Grèce antique*, Office du Livre, Fribourg, 1985, pp. 243 ss.

³⁰ Salluste raconte ainsi: « (Jugurtha) décide donc de conduire la campagne *non à coups de combats et de batailles rangées mais sur un autre mode*. Il pénètre dans les coins les plus riches de Numidie, dévaste les cultures [...] fait tuer toute la population en état de porter des armes, abandonnant le reste à la fureur des soldats... », (*La guerre de Jugurtha*, trad., introd. et notes de François Richard, Paris, Garnier-Flammarion, 1968, p. 110).

populations dont il comptait soumettre les souverains. L'instrument privilégié de cette tactique meurtrière sont les fameuses dragonnades qui – et ceci n'est pas sans expliquer cela – se sont rendues tristement célèbres dans la lutte sanglante que mena ce monarque contre ses propres sujets protestants³¹. En 1689, il occupa et ravagea le Palatinat, en une campagne d'anéantissement total qui réactualisait la tactique fort ancienne de la « terre brûlée ». Quoique destiné à assurer sa suprématie sur la région, ce procédé dévastateur rapporta moins de gains effectifs à son instigateur qu'il n'engendra d'horreurs, de souffrances et de morts parmi les civils pris ainsi en otages d'objectifs belliqueux qui ne les concernaient guère.

En dépit d'une tradition chevaleresque bien affirmée, les populations désarmées sont ainsi souvent devenues les principales victimes des conflits. Cette tendance se confirme au XVII^e siècle où sur les 12 millions de décès causés par la guerre, environ 75 pour cent sont des pertes civiles³². Il est vrai que l'Europe traverse alors une période agitée de ces combats sanglants que sont les affrontements d'opinion. En outre, on y (re) découvre la grande rentabilité des attaques contre une cible civile, pourvoyeuse de richesses et incapable de se défendre convenablement. Plus que l'existence d'une sauvagerie pure, ce phénomène démontre que la vie des plus vulnérables, pris dans leur collectivité, peut être confisquée au profit d'une implacable logique guerrière où, comme il le prouve de manière extrême, la fin justifie toujours les moyens.

Les instruments de la guerre

L'homme s'est toujours montré d'une grande inventivité lorsqu'il s'est agi de soumettre ses semblables ; à tel point qu'on peut même se demander si ce n'est pas dans l'art de la guerre et de la destruction qu'il a fait preuve de la plus foisonnante imagination, quitte à réutiliser ensuite les résultats ainsi acquis à des fins moins belliqueuses. En dépit ou peut-être en raison de cette incessante créativité, le panorama des moyens du conflit varie sensiblement du portrait de ses acteurs ou de ses victimes. Alors même que, dans son immense multiplicité, le tableau des belligérants ou de leurs cibles offre, dès

³¹ Voir, par exemple : « Copie d'une lettre écrite par le Sr Thomas Bureau de Niort en Poitou, le 30^e Aoust 1685 à son frère marchand libraire à Londres », citée par Bernard Cottret, *Terre d'exil. L'Angleterre et ses réfugiés français et wallons, de la Réforme à la Révocation de l'Édit de Nantes, 1550-1700*, Aubier, Paris, 1985, pp. 305-307.

³² André Corvisier, *La Guerre. Essais historiques*, PUF, Paris, 1995, p. 172, cité par Michel Fortmann, art. cit., p. 281.

la plus haute Antiquité, l'essentiel des configurations possibles, celui des armes utilisées présente une évolution notable des techniques employées.

L'arme psychologique

Le caractère parfois rudimentaire des premiers instruments de combats, massues, épées ou autres fourches, a été très vite compensé par le maniement d'un sentiment susceptible d'en décupler l'effet : la peur. Depuis la nuit des temps, agresseurs et assaillis ont noté l'importance primordiale de la psychologie dans l'issue des hostilités. Même dans les cas d'affrontements entre troupes expérimentées, la victoire revenait à celui qui semblait le plus déterminé et le moins effrayé³³. À ce titre, on a rapidement saisi tout le parti qu'on pouvait tirer de la panique d'autrui. Le jeu consista donc rapidement à tétaniser l'adversaire en lui suggérant les horreurs susceptibles de lui être infligées s'il ne se rendait pas. Cette tactique fut abondamment utilisée entre militaires où elle prit les formes les plus diverses. Parfois, on se contentait d'actions allusives, telles qu'un démonstratif déploiement de puissance, insinuant qu'une résistance ne pourrait mener qu'au massacre. Plus souvent encore, lors d'une certaine égalité ou infériorité des forces disponibles, il s'agit d'impressionner l'ennemi en lui prouvant explicitement le degré de souffrance individuelle qu'il aurait à endurer et, par conséquent, de provoquer un affolement collectif susceptible d'affaiblir ses rangs. Durant les Croisades, les protagonistes se plurent ainsi à catapulter les têtes des prisonniers dans le camp opposé. Si le dommage matériel ne devait pas être bien important, celui qu'il était à même de causer dans l'esprit des soldats reconnaissant les dépouilles de leurs anciens camarades ne fut pas négligeable³⁴.

Cette pratique, susceptible de démotiver les hommes en armes les mieux payés, s'avéra également efficace contre les civils les plus obstinés. Elle fit ainsi partie intégrante de l'arsenal des moyens utilisés pour les mater. Lors de la campagne contre les Albigeois, coupables de professer une religion hérétique, on se plut à lancer des pieds humains sur ce qui apparaissait alors comme des rebelles à qui il convenait de montrer les douleurs, les mutilations, la lente agonie et la mort qu'on leur préparait³⁵.

³³ Peter Englund, *Poltava, chronique d'un désastre*, Esprit ouvert, Stockholm, 1999.

³⁴ Voir, notamment, Amin Maalouf, *Les Croisades vues par les Arabes*, J'ai lu, Paris, 1985, p. 41.

³⁵ Zoé Oldenbourg a donné de ces atrocités un témoignage qui, pour être littéraire, n'en est que plus parlant. Voir, *Les bûchers de Montségur : 16 mars 1244*, Gallimard, Paris, 1959.

Reste que toute intimidation n'est efficace qu'à condition de posséder des armes idoines, c'est-à-dire aptes à causer un maximum de mal en un minimum de temps et, surtout, sans menacer l'intégrité de ceux-là mêmes qui en font usage. C'est à ce but « louable » que se consacrèrent nombre de cerveaux humains qui, à cet exercice périlleux, se montrèrent d'une ingéniosité remarquable. Les recherches portent alors dans deux directions complémentaires, visant à la fois au perfectionnement comme à la diversification conceptuelle ou pratique des outils de guerre déjà existants.

Bactéries et artilleries

Dans le prolongement des offensives de type psychologique, on s'attela à renforcer l'impact de l'arsenal traditionnel en développant des méthodes d'anéantissement essentiellement destinées aux civils. C'est dans ce cadre que sont expérimentés, au cours des temps, des procédés de destruction assimilés à des armes chimiques ou bactériologiques³⁶. La méthode la plus simple explore les potentialités mortifères qu'offre la nature elle-même sous forme de poisons, de maladies incurables ou de gaz toxiques. Tour à tour, on trempera la pointe de flèches dans le sang de cadavres en décomposition, on polluera les puits en y précipitant des carcasses d'animaux voire des racines d'hellébore ou on projettera encore sur l'ennemi des corps de pestiférés³⁷. Successivement, on exploitera les propriétés asphyxiantes du soufre, du mercure, de la térébenthine ou autres nitrates.

Les avancées les plus notables se produisent cependant dans la catégorie des armes dites classiques. À cet égard, les « progrès » sont d'ailleurs si fulgurants qu'ils alarment régulièrement les grands penseurs de la chrétienté qui y voient de terribles menaces pour l'existence même de l'humanité. L'usage toujours plus répandu de l'arc, dès le haut Moyen Âge, crée de graves émois, confortés par les écrits bibliques qui comparent les flèches à des « dards du démon »³⁸. Entre le XII^e et le XIV^e siècle, les chevaliers qui

³⁶ Voir, notamment, les analyses du Centre de recherches de Spiez.

³⁷ La tentation de contaminer l'ennemi aura d'ailleurs été une constante historique, aboutissant parfois à des épisodes dramatiques comme à l'occasion du siège de Caffa (1347) où, après trois ans de siège de la place tenue par les Génois, les Mongols firent catapulter par-dessus les murailles les cadavres de leurs propres soldats frappés par la peste. Les Génois, contaminés par les parasites répandant la maladie, finirent par s'embarquer, mais disséminèrent ainsi le mal en Sicile, en Sardaigne, à Venise, à Gênes et à Marseille, donnant naissance à la Grande Peste du Moyen Âge. Ainsi, la tactique des Mongols aura réussi au-delà de toute espérance!

³⁸ Cité par Franco Cardini, *op. cit.*, p. 61.

avaient déjà peu apprécié le maniement toujours plus courant des armes de jet, lances ou javelots, doivent faire face à l'introduction d'un instrument autrement plus meurtrier : l'arbalète³⁹. Arme rapidement jugée perfide et déloyale, son tir est si puissant et cause des pertes si abondantes que le concile de Latran l'anathématisa et en interdit l'usage... sauf contre les infidèles⁴⁰. Les souverains occidentaux passèrent outre à cette interdiction et, conscients de l'avantage que l'arbalète leur procurerait, s'en servirent largement dans leurs troupes.

Un nouveau pas est franchi avec l'utilisation à des fins guerrières et non plus festives de la poudre dès le XIV^e siècle. À leurs débuts, les premiers canons – veuglaires ou basilics – étaient construits en fonte et éclataient facilement, s'avérant donc plus dangereux pour ceux qui les manipulaient que pour ceux qu'ils visaient. Il faut attendre le XVI^e siècle pour que l'artillerie à poudre surpasse en précision l'artillerie à manivelle dominée par l'arbalète, induisant une véritable révolution dans la manière même de concevoir les conflits. À nouveau, la puissance de feu acquise ne manque pas d'inquiéter les contemporains qui s'insurgent contre des engins diaboliques, blessant à distance et offrant un moyen de destruction disproportionné.

Ruses et terreur

Un tel arsenal n'est pas à la portée de tous les belligérants potentiels, qu'ils soient de vaillants capitaines désargentés, des groupuscules lésés ou de simples aventuriers. Pour intervenir dans les combats, ceux-ci n'hésitent alors pas à explorer des procédés peu glorieux mais peu coûteux, tendant à innover non dans les instruments mais dans la manière de mener un conflit à son objectif souhaité. En d'autres termes, il s'agit d'employer avec une certaine parcimonie des armes classiques dans une dynamique nouvelle, de sorte à susciter la crainte et le retentissement public nécessaires à la soumission de l'ennemi. Au grand dam des chevaliers, la ruse s'insinua ainsi parmi les pratiques belliqueuses. Les paysans du centre des Alpes, ainsi que

³⁹ On estime que l'arbalète causait une létalité d'environ 50% supérieure à celle des arcs classiques. Voir le tableau de T.N. Dupuy, cité par Laurent Murawiec, *La guerre au XXI^e siècle*, Odile Jacob, Paris, 2000, pp. 74-75.

⁴⁰ Cette même distinction s'appliquera lorsqu'il s'agira, à la fin du XIX^e siècle d'interdire l'usage des balles explosives, cette interdiction ne concernant que la guerre « entre nations civilisées » et non celle menée contre des peuples indigènes; voir la Déclaration de St. Petersburg (1868), reproduite dans Dietrich Schindler, Jiri Toman, *Droit des conflits armés*, Genève, Comité international de la Croix-Rouge, Institut Henry-Dunant, 1996, p. 102.

le connétable Du Guesclin s'en servirent couramment pour défaire leurs adversaires⁴¹ que ce soit sur le champ de bataille ou à l'intérieur de forteresses réputées inexpugnables. D'aucuns l'employèrent de façon plus ciblée et entreprirent d'anéantir l'adversaire en supprimant ceux qui le guidaient. La secte des Assassins s'illustra la première dans cette pratique qui fit de nombreux adeptes⁴². Meurtriers et régicides scandent ainsi l'histoire d'actions aussi percutantes qu'elles seront – le plus souvent – éphémères. Car tuer un monarque n'a que rarement fait changer le cours d'une guerre et semble généralement ne constituer qu'un geste désespéré témoignant d'un manque cruel de moyens permettant de remporter le conflit de manière plus « orthodoxe ».

Les Guerres de religion puis celle de Trente ans sont l'occasion de tester l'efficacité conjointe de ces innovations techniques et tactiques. Le résultat, à n'en pas douter, dépasse toutes les attentes, même les plus pessimistes. Des pays entiers sont ravagés. Des cours souveraines sont décimées et les armées hantées de soldats épuisés. Le tableau de désolation que présente alors l'Europe est encore aggravé, au crépuscule du XVII^e siècle, par une petite ère glaciaire qui vient anéantir les tentatives de reconstruction péniblement entreprises. Lassitude généralisée? Sursaut face aux horreurs des combats ou simple faisceau de coïncidences historiques? Le fait est que le tournant du XVIII^e siècle coïncide avec de profondes mutations dans l'art de la guerre. Sans cesser d'être cruelle et meurtrière, elle tend dorénavant à s'inscrire dans certains cadres qui précisent son déroulement, ses cibles ainsi que ses moyens. Comme si on avait enfin trouvé des modes de faire moins inhumains pour s'entre-tuer⁴³.

Vers une humanisation de la guerre?

Les traités de Westphalie qui, en 1648, mettent fin à une centaine d'années de tueries sans précédents, donnent également le signal du renforcement des États européens. La France, l'Angleterre, tout comme l'Autriche, la Prusse ou la Russie, tendent à consolider leurs structures administratives et leur assise territoriale. Cette évolution implique une (ré)organisation de la chose militaire et de son instrument principal, l'armée. On entreprend ainsi

⁴¹ La bataille de Morgarten, en novembre 1315, illustre parfaitement l'emploi de la ruse par les Confédérés suisses. Contre toutes les coutumes de la guerre alors existantes, les montagnards helvètes surprennent et désorganisent la cavalerie autrichienne, engagée dans l'étroit défilé de Morgarten, par une avalanche préparée à l'avance de rocs et de troncs d'arbres. Cette tactique victorieuse sera du reste reprise lors de la bataille de Naefels (9 avril 1388).

⁴² Voir le dossier « Assassins » dans *Histoire Médiévale*, n° 21, septembre 2001.

⁴³ Voir Vincent Desportes, *Comprendre la guerre*, Economica, Paris, 2000, p. 142.

d'accroître l'efficacité des troupes⁴⁴ en redéfinissant et en ordonnant les tâches, en disciplinant les hommes et en débroussaillant les enchevêtrements de loyauté. Les militaires sont alors échelonnés selon des hiérarchies claires qui se doivent d'aboutir entre les mains du monarque dont, de ce fait, ils cimentent le pouvoir sur une région, voire un pays tout entier⁴⁵. La Révolution française, en substituant la nation au prince, ne change pas cette logique, bien au contraire. Directement ou par simple « contagion » conceptuelle, elle permet d'établir une équivalence toujours plus étroite entre un État, la population qui habite son territoire et l'armée qui les défend.

Cette chaîne d'implications, simple dans le fond, se complexifie dès que l'une d'entre elles pose problème. Ainsi, le mouvement des nationalités au XIX^e siècle – comme une petite centaine d'années plus tard, mais dans un autre contexte, les mouvements en lutte contre la colonisation – incita nombre d'élites à se prévaloir de leur particularisme culturel ou « ethnique » pour revendiquer la création d'entités géopolitiques indépendantes, et brouilla ainsi les automatismes d'appartenance militaire en s'opposant par les armes à ceux-là mêmes qui étaient censés les commander. Ces guerres de libération nationale viendront en outre à nouveau bouleverser la fragile et relative trêve dont bénéficiaient les populations désarmées.

S'inspirant des travaux de certains juristes humanistes, poursuivant eux-mêmes les efforts ancestraux de l'Église pour limiter les effets dévastateurs de la guerre⁴⁶, puis stimulées par les réflexions rationalistes des Lumières, les règles qui prévalent au lendemain des massacres du XVII^e siècle imposent en effet des limites strictes aux débordements des armées. Dans les régions les plus touchées par les hostilités passées, en tout cas⁴⁷, on tente de

⁴⁴ L'apparition au début du XVII^e siècle des uniformes militaires, puis leur généralisation procède de cet effort d'efficacité, en permettant dans la mêlée des combats une meilleure identification des troupes, mais aussi en donnant au soldat une conscience plus profonde d'appartenance à un corps homogène.

⁴⁵ L'Église va d'ailleurs notablement contribuer à cette évolution qui, un siècle avant son éclosion véritable, prépare le substrat sociétal duquel se nourrira l'État-nation. Sur la précocité du phénomène, voir Liah Greenfeld, *Nationalism: Five Roads to Modernity*, Harvard University Press, Cambridge (Mass.), London, 1992; sur les liens entre armée et constitution de l'État-nation, voir les ouvrages de Charles Tilly et notamment *Coercion, Capital and European States: AD 990-1992*, Cambridge (Mass.), Oxford, B. Blackwell, (rééd.) 1995.

⁴⁶ Franco Cardini, *op. cit.*, pp. 320 ss, revient sur le rôle de l'Église dès le XI^e siècle pour contenir la guerre privée, en instaurant une *Pax Dei* et une *Tregua Dei*.

⁴⁷ Car, contrairement à une idée répandue, le carnage provoqué par la Guerre de Trente ans ne freine en rien la létalité croissante des victimes civiles, déplaçant simplement son centre de gravité vers des régions qui avaient jusqu'alors échappé aux combats.

circonscrire les affrontements au seul espace du champ de bataille, épargnant dans la mesure du possible les populations civiles qui, quelques fois, se transformeront même en observatrices passives des joutes guerrières. Car, en théorie, le conflit se mue en une sorte de jeu de stratégie⁴⁸ et de manœuvres qui, pour être parfois excessivement sanglant⁴⁹, n'est pas moins censé causer (le moins) de dommages à ceux-là seuls qui ont été formés pour y participer activement. La locution de « guerre en dentelle » qui qualifie les affrontements du XVIII^e siècle reflète à merveille l'état d'esprit dans lequel les belligérants abordent le combat.

Les civils à nouveau dans la guerre

Au début de la période contemporaine toutefois, la France révolutionnaire et, surtout, l'épopée napoléonienne modifient ces données. L'ampleur que prennent les guerres menées au nom de l'éthique républicaine, qui réclame « l'impôt du sang », ne reste pas sans répercussions sur le public. Les gouvernements qui se succèdent à la tête du pays généralisent la pratique de la conscription. En élargissant les frontières de son pays et, plus encore, en forçant les grandes monarchies européennes à s'allier pour l'abattre, Bonaparte occasionne l'extension de ce système d'enrôlement. Désormais, tout homme en âge de porter les armes peut être amené à servir sa patrie et à mourir pour elle. Plus un conflit est cruel, plus les trouées qu'il occasionne dans une tranche d'âge sont importantes. À cet égard, la politique inaugurée a d'énormes répercussions sur la sphère civile qu'elle ruine en la délestant de ses forces vives. Logiquement, les hommes sont incapables de remplir leur devoir de soldat tout en continuant à exercer des activités susceptibles de contribuer à la prospérité générale. La plupart des affrontements intervenus depuis près de deux cents ans causent ainsi des dommages économiques et humains considérables à des générations entières⁵⁰.

En outre, l'étendue et la longueur des combats ajoutent aux pertes infligées par la disparition de la population masculine. En vertu de la logique nationale en vigueur, tout membre d'une société est tenu de soutenir l'effort de guerre, *a fortiori* lorsqu'il appartient au camp vaincu, soumis aux volontés de la puissance victo-

⁴⁸ « Nous faisons la guerre en renards plutôt qu'en lions (...) », écrira le comte d'Orrery en 1677, cité par J.F.C Fuller, *op. cit.*, p. 18.

⁴⁹ A l'image de la bataille de Kunersdorf (aujourd'hui Kunowice), le 12 août 1759, durant laquelle l'armée de Frédéric II de Prusse, forte d'une cinquantaine de milliers d'hommes, aux prises avec une coalition russo-autrichienne perdit plus de 93 % de ses effectifs en quelques heures !

⁵⁰ Franco Cardini, *op. cit.*, pp. 190 et *passim*.

rieuse. Les habitants des territoires conquis voient ainsi le produit de leurs travaux confisqué, sinon réquisitionné, voire exigé au profit de l'armée ennemie. Cette pratique, surtout notable lors des guerres d'invasion qui marquèrent le Vieux continent au début du XIX^e siècle ou durant la première moitié du XX^e, engendra d'incroyables souffrances aux populations ainsi rançonnées. Et ce qui, au cours de l'épopée napoléonienne, ne s'apparentait qu'à un mode d'approvisionnement anarchique et brutal se transforma, pendant le second conflit mondial, à un pillage organisé des pays annexés, cherchant non seulement à entretenir ou à enrichir les vainqueurs mais aussi à écraser les perdants, soit à épuiser leurs ressources physiques et psychiques.

Durant la Deuxième Guerre mondiale, la démoralisation des civils constituait un pan capital des combats. Les nazis ne reculèrent devant aucune violence pour étouffer, par l'exemple de l'horreur et de la terreur, toute velléité de contestation⁵¹. Les forces alliées, moins systématiquement cruelles avec les populations allemandes, s'illustrèrent, elles aussi, par des actes de barbarie ponctuelle. Elles lancèrent ainsi contre des villes très éloignées de la ligne de front des attaques aériennes qui ne pouvaient viser que des citoyens incapables de se défendre utilement. Ici, l'efficacité meurtrière rejoint le spectaculaire puisqu'il s'agit non seulement de détruire mais de provoquer la peur et le défaitisme en impressionnant l'adversaire. Qu'il suffise de penser aux bombes de phosphore qui détruisirent Dresde ou, naturellement, à l'arme nucléaire lancée sur Hiroshima et Nagasaki. Dans chacun de ces cas, la tactique consistant à massacrer des civils a atteint ses objectifs militaires puisqu'elle contribua à imposer la cessation des hostilités. Néanmoins, le coût humain – exorbitant – de cette réussite semble avoir largement dépassé le prix de la paix. Et de fait, alors même que les populations extérieures au combat n'enregistraient plus qu'un taux de pertes de 30% au seuil du XIX^e siècle, ce pourcentage double entre 1939-1945. Puis, après une légère baisse dans les années 1960, ce taux effectue une remontée spectaculaire, de telle sorte que durant la dernière décennie il atteint près de 90%!⁵²

Innovations technologiques

Pour parvenir à une capacité de dévastation aussi importante, il a fallu perfectionner considérablement l'arsenal déjà existant. De fait, la relative « humanisation » des conflits au sortir de l'Ancien Régime ne tarit pas la créativité déjà relevée dans ce domaine, mais la stimule et l'oriente. Ainsi,

⁵¹ Vincent Desportes, *op. cit.*, p. 145.

⁵² André Corvisier, *op. cit.*, cité par Michel Fortmann, art. cit., p. 281.

certaines inventions se préoccupent d'épargner des souffrances inutiles aux combattants ennemis, à l'instar du fusil rayé de 8 mm à grande vitesse initiale, généralisé dès la fin du XIX^e siècle. La balle aseptisée dès la sortie du canon est réputée « humanitaire », car elle est censée ne provoquer que de légères blessures se cicatrisant rapidement⁵³. Cependant, contre toute attente, et à la grande surprise des états-majors, les blessés par balles ou par armes blanches ne représenteront qu'une faible partie des pertes enregistrées, les trois quarts des blessures étant causées par des éclats d'obus ou de shrapnel⁵⁴. Il est vrai que l'essentiel des efforts ambitionne moins d'atténuer l'horreur des batailles que d'en éloigner le spectacle. À ce titre, l'artillerie lourde prend vite une importance prépondérante qu'elle accentue de décennie en décennie grâce à de constantes améliorations apportées à la puissance de feu, à la maniabilité des munitions comme à leur capacité de tir. Dans cette dynamique, la relégation progressive de l'arme blanche et du combat au corps à corps est compensée par l'exploitation croissante des potentialités meurtrières des gaz ou de l'aviation. L'industrie chimique et aéronautique, qui apparaissent au tournant du XX^e siècle, participent et profitent largement de cette évolution.

Mais l'innovation la plus conséquente intervient, sans conteste, grâce à la recherche sur l'atome. La mise au point puis l'utilisation de la bombe A permettent de franchir un pas décisif dans l'appréhension des conflits. Non pas qu'elles mettent un terme à l'inventivité en matière d'armement. Mais celui-ci, pour effrayant et meurtrier qu'il soit, ouvre précisément une réflexion sur les limites qu'il implique. On observe que la létalité qu'ils engendrent est devenue telle qu'elle menace, et de manière bien plus réelle que ne le faisaient les arbalètes médiévales, l'existence même de la planète⁵⁵. Paradoxalement, ce constat amène les principales puissances du globe à éviter les affrontements frontaux et à privilégier une guerre classique par intermédiaires interposés. Il s'agit alors de soutenir un camp dans de violentes oppositions locales à portée mondiale, en le fournissant en experts, en munitions traditionnelles et en argent.

La persistance de la terreur comme arme de guerre

Il est vrai que ces spectaculaires avancées techniques font de l'art du combat, qui n'a jamais été gratuit, une pratique fort coûteuse. Cette réalité est expliquée et encore renforcée par l'organisation toujours plus étatique des

⁵³ Philippe Masson, *op. cit.*, p. 104.

⁵⁴ *Idem*, p. 105.

⁵⁵ Voir le tableau de T.N. Dupuy, cité par Laurent Murawiec, *op. cit.*, pp. 74-75.

armées. Elle se concrétise alors même que – diffusion des idéaux démocratiques oblige – les individus et, *a fortiori*, certaines minorités se sentent en porte-à-faux avec les options sociétales des pays dont ils dépendent. Pour faire entendre leur voix, nombre d'entre eux choisissent de recourir à la ruse ou à l'action ciblée, soit à faire une guerre bon marché visant au maximum d'impact avec un minimum de moyens. C'est dans ce cadre que s'inscrivent, par exemple, moult épisodes de ce conflit généralisé que fut la lutte des classes. Attentats terroristes contre des souverains autocrates d'une Europe encore largement monarchique, révolutions réussies ou ratées d'une Première Guerre mondiale finissante, et actions violentes contre des représentants du grand capital dans un monde en pleine décolonisation sont autant d'exemples de ce type d'affrontements particulier. Au-delà de sa diversité et en accord avec son principe d'efficacité, cet avatar de la conflictualité dessine un développement parallèle à celui de la *weltanschauung* dominante. Ses premières victimes, qui évoluaient dans un univers élitiste et imprégné de distinctions sociales, étaient généralement des personnalités étroitement corrélées à l'objet même du contentieux. Peu à peu, alors que s'accroissait le poids de l'opinion publique, le choix des cibles se fit plus indistinct, puisqu'elles n'avaient plus qu'une influence ténue sur les situations incriminées. Enfin, on visa un nombre croissant d'innocents, afin d'augmenter la charge symbolique de l'acte et, partant, d'assurer le retentissement le plus large à la cause de ceux qui l'avaient accompli.

Quoique choquants, puisque conçus comme tels, ces modes de faire restent marginaux jusqu'à la fin des années 1980. Il est vrai que l'essentiel des tensions trouve à s'exprimer à l'intérieur des conflits appuyés par l'un ou l'autre des deux blocs idéologiques qui, de leur côté, limitent l'extension géographique de ces guerres ainsi que le niveau de violence atteint. Parallèlement, l'URSS et les États-Unis d'Amérique évitent soigneusement de s'opposer ouvertement l'un à l'autre, conscients qu'ils sont de la puissance de leur arsenal mutuel comme des conséquences funestes qu'aurait inévitablement leur décision de s'en servir. Les grands pays occidentaux s'engagent également dans cette voie de la prudence, de sorte que deux siècles après la signature des traités de Westphalie, on a pu, dès la fin du second conflit mondial, à nouveau parler d'une certaine humanisation de la guerre...

Conclusion

Quand, après la chute du Mur de Berlin, le bloc communiste s'effondra; quand, conséquemment, on put croire à l'avènement d'une civilisation de

l'information et des Droits de l'Homme; quand, enfin, la subtile régulation des conflits qu'avait générée la rivalité Est/Ouest perdit sa raison d'être, le terrorisme ainsi que toutes les formes guerrières déviantes occupèrent le devant de la scène. Dans leur déstructuration fondamentale, leur propension à s'en prendre aux civils et leur prédilection à manier la frayeur populaire, ils tranchaient sans conteste avec le calme qui, peu ou prou, régnait en Occident depuis une cinquantaine d'années. Et c'est tout naturellement qu'on les qualifia de nouveaux.

En réalité, cette conflictualité est plus récente que novatrice. Si elle ne s'inscrit pas – et c'est heureux – dans le prolongement direct des affrontements classiques entre États constitués et munis d'une force de frappe idoine, elle conjugue pourtant les divers héritages guerriers du passé. Par certains de ses aspects, elle n'est pas sans rappeler l'art du combat, tel qu'il s'exerçait sous l'Ancien Régime, où les bandes de soldats errantes, rançonnant des populations désarmées et terrorisées, n'étaient pas exceptionnelles. Plus près de nous encore, elle évoque aussi la pratique moderne de l'affrontement, dans ce que Paul Ricœur nomme sa détérioration, puisqu'elle semble réunir l'ensemble des dérives auxquelles menèrent les développements contemporains de la guerre⁵⁶. À ce titre, elle se présente comme le résultat de deux traditions et peut s'appréhender comme une manière réactualisée de mener une activité fort ancienne.

Dès lors, les nouveaux conflits sont moins innovants que contemporains et révélateurs de l'époque qui les a engendrés. Apparus alors même que se profilait la « fin de l'histoire », leur manque de lisibilité reflète la mutation générale des structures nationales qui accompagna l'émergence de la mondialisation. Parallèlement, de par les cibles visées, ils sont typiques de l'ère de la démocratie triomphante qui accorde une place accrue à l'individu, transformant ainsi les civils en moyen de pression politique. Enfin, de par les armes et les méthodes employées, ils semblent trahir la fin d'un régime de belligérance où le déroulement de la bataille et la puissance des armes utilisées faisaient seuls la différence.

Envisagés de la sorte, les nouveaux conflits sont moins effrayants que rassurants. D'une part, en se démarquant de l'évolution des techniques guerrières classiques, ils interrompent une évolution susceptible d'éradiquer l'humanité.

⁵⁶ Paul Ricœur, « Imaginer la paix », *Le Monde*, 24 décembre 2002. Dans son analyse, Paul Ricœur note la détérioration de la guerre depuis les années 1960, sans préciser que la période d'après 1939-1945 constitue, avec le XVIII^e siècle, une exception dans l'histoire de la conflictualité.

Bien plus, ils signalent le retour à des modes de faire qui, dans le passé, furent déjà expérimentés et, partant, déjà résolus selon des processus dont on pourrait s'inspirer aujourd'hui. Par ailleurs, en se rattachant si évidemment aux savoirs antérieurs, ils démentent le caractère de nouveauté qu'on tient à leur accoler. Or, cette obstination dans le choix du qualificatif n'est pas anodine. Elle montre qu'en deux générations, les Occidentaux ont oublié les réalités d'une activité aussi vieille que le monde.

Abstract

The new conflicts: Back to the future?

Irène Herrmann and Daniel Palmieri

Today's wars are commonly called "new conflicts". They seem new because they are unstructured, because their victims are mainly civilians and because they are waged with unconventional weapons and methods, including terrorism. A brief look at history shows that such techniques have been used in Europe since Antiquity. It is true that the Treaties of Westphalia (1648) changed the nature of warfare by ushering in the era of nation-States, which made efforts to spare unarmed civilians while steadily perfecting their weapons. Quickly, however, this model degenerated, unleashing an undreamt of destructive potential that, since 1945, has checked traditional conflicts by making wars between developed States so dangerous that they could annihilate mankind. As a result, we have seen a return to more ancient forms of warfare, of which the new conflicts typical of today's "post-bipolar" world are the most recent example. The name given to these conflicts simply reflects the fact that, after two generations of relative peace, people in the West have forgotten what war is : for them, all conflicts seem new.